

ECOLE POLYTECHNIQUE

ULM

ENS PARIS-SACLAY

ENS LYON

ENS RENNES

ESPCI

CONCOURS D'ADMISSION 2026

Composition de Français, Filières MP MPI PC PSI

I. Présentation, écriture et mise en page

Le compte rendu de jury de l'année 2025 avait particulièrement insisté sur la présentation, la graphie et la correction de la langue. Le jury félicite les candidat.e.s d'avoir généralement pris en compte les remarques énoncées à ce sujet et invite donc les futur.e.s candidat.e.s à se reporter à ce précédent rapport. La plupart des copies étaient bien présentées et d'une écriture lisible, et c'est heureux. Le jury appelle les candidat.e.s à rester vigilants sur ce point et à veiller à une présentation claire et soignée de leur copie. Au-delà du respect élémentaire vis-à-vis de son interlocuteur, cela relève évidemment d'un impératif d'efficacité : si les candidat.e.s veulent être lu.e.s, il leur faut être lisibles en prenant soin de la propreté de leur copie, de la structuration visuelle de leur composition et en s'appliquant à écrire suffisamment gros. Dans la mesure où les copies sont numérisées, il convient également de prohiber les stylos dont l'encre s'efface par friction et les blancs correcteurs. Les candidat.e.s doivent avoir bien conscience que les correcteurs ne peuvent accorder du temps à déchiffrer les copies qui sont mal écrites ou mal présentées et qui, ainsi, se pénalisent elles-mêmes.

II. Orthographe, syntaxe, vocabulaire, style

Ce qui vaut pour la graphie et la présentation visuelle de la copie vaut évidemment de même pour la correction orthographique et grammaticale de la langue. C'est en effet par l'attention à la langue que l'on peut comprendre les textes qu'on lit, c'est par une expression fine et construite que se manifestent la finesse de pensée et l'esprit de géométrie. Là encore, les indications contenues dans les précédents rapports portent leurs fruits. Le jury les rappellera donc brièvement tout en incitant fortement les candidat.e.s à se reporter aux rapports antérieurs et à être vigilant.e.s quant à la maîtrise de la langue.

Il convient bien entendu de reproduire sans faute le nom des auteurs, des personnages, des lieux ou encore les titres des œuvres. On soulignera ensuite ici certaines erreurs, encore récurrentes, qu'il faut s'efforcer de corriger :

- Trop souvent encore, l’interrogation indirecte est confondue avec l’interrogation directe : il faut vraiment corriger ce point et intégrer qu’il n’y a ni inversion du sujet, ni point d’interrogation dans l’interrogation indirecte.
- Les fautes d’accord (pluriel, genre, conjugaison) sont encore fréquentes. Elles devraient céder à une relecture attentive et ciblée.
- Il convient toujours de distinguer le futur et le conditionnel – et veiller à la concordance des temps : après une subordonnée (condition) énoncée au présent, on énonce la principale au futur (« si je viens aujourd’hui, je serai en retard demain ») ; si la subordonnée est énoncée à l’imparfait ou au plus-que-parfait, la principale doit être énoncée sur le mode du conditionnel (« s’il faisait beau, j’irais par les bois » ; « si tu m’avais suivi, tu aurais pris le même raccourci et tu ne serais pas en retard »).
- Attention aux genres des noms : *opinion* est féminin, *art* masculin...

Un travail dissertatif ne peut déployer son argumentation que selon une expression littéraire correcte. Malgré les conseils répétés de rapport de jury en rapport de jury, certaines dissertations brillent encore par leur obscurité, leur illisibilité grammaticale ou littérale. Le jury invite donc les candidat.e.s à faire leur l’impératif classique : « Ce que l’on conçoit bien s’énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément. » (Boileau, *Art poétique*). Il leur rappelle que cette compétence est particulièrement importante pour pouvoir convaincre, en particulier dans leurs futurs métiers.

Les candidat.e.s ont cette année veillé à choisir les mots de liaison articulant leurs phrases entre elles et leurs paragraphes entre eux ; il y a eu beaucoup moins de vagues accumulations d’arguments ponctuée d’un « de plus ». Le jury invite les candidat.e.s à poursuivre leurs efforts pour utiliser les mots de liaison, les adverbes et les conjonctions de coordination dans toute leur diversité et leur finesse, ce qui leur permet de raisonner précisément en opérant des distinctions adéquates. De la même manière, il est fortement encouragé de faire appel à un vocabulaire riche et varié pour établir toutes les nuances du réel.

Enfin, il reste très important de se relire. Personne ne peut se passer d’une relecture et il est nécessaire d’en prendre le temps, même et surtout lors d’une épreuve de concours en temps limité, car le stress et le sentiment d’urgence dans ces conditions nous conduisent à commettre, plus encore qu’à l’accoutumée, des erreurs de langue. Cet exercice ingrat est cependant indispensable pour se corriger et s’assurer de la lisibilité de ce que l’on soumet au jugement d’autrui.

III. Lecture et compréhension du sujet

Le sujet

La nature nous donne des organes pour nous avertir par le plaisir de ce que nous avons à chercher, et par la douleur de ce que nous avons à fuir. Mais elle s'arrête là ; et elle laisse à l'expérience le soin de nous faire contracter des habitudes, et d'achever l'ouvrage qu'elle a commencé.

Étienne Bonnot de Condillac, *Traité des sensations*, 1754.

Vous commenterez et discuterez ce propos en vous appuyant sur des exemples précis et empruntés aux œuvres du programme (Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie* (Introduction, I, III chapitres 2, 3, 4 et 5), Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers* et Marlen Haushofer, *Le Mur invisible*).

Le sujet donné présentait cette année l'intérêt de proposer une interprétation raisonnée de l'articulation entre « la nature », donatrice du réel par les sens, et « l'expérience », la seconde prenant la succession de la première, en lui trouvant son application et en complexifiant les données, afin de perfectionner et d'actualiser par elle-même ce que la nature donne aux hommes. La citation de Condillac présentait le mérite d'orienter les candidats vers une interrogation des textes au programme, assez éloignés, par eux-mêmes, de cette problématisation et, par-là même, d'en interroger les coordonnées immédiates, peu conciliables entre elles selon les textes (Canguilhem, Verne et Haushofer).

Le traitement du sujet, en s'appuyant sur ces textes, impliquait nécessairement deux choses.

D'une part, il fallait se rendre attentif aux différentes significations de ces termes : la nature peut être entendue comme ce qui nous est donné, comme ce qui va de soi, ou comme définition de l'essence de chaque réalité ; l'expérience vaut comme usage du donné, ou expérience vécue de ce qui se donne, comme habitude contractée, ou bien au contraire comme son déplacement au titre d'expérimentation. Loin d'être une simple expérimentation (de la nature, de soi comme de la nature humaine), l'expérience est, chez Condillac comme chez les auteurs du programme, pensée davantage comme une épreuve et un vécu, une modification de soi et une accumulation de savoir-être, savoir-faire au-delà d'un savoir – y compris d'ailleurs chez Jules Verne, dont les candidats auraient pu être tentés de souligner le positivisme.

D'autre part, il était essentiel de bien connaître les textes étudiés durant l'année de façon à les avoir à l'esprit de façon suffisamment précise pour pouvoir les mobiliser conséquemment au sujet de l'épreuve.

De manière générale, les candidat.e.s doivent s'attendre à devoir commenter une parole d'auteur qui présente une certaine rigueur théorique. Dans l'esprit qui prévaut à l'épreuve du concours, le sujet en effet était fait pour rendre bien difficile et disqualifier toute reproduction pure et simple

d'un *topo*. Il présupposait des connaissances acquises mais requérait aussi l'exercice approprié du jugement. Pour ce faire, il n'était nullement requis de bien connaître la pensée de l'auteur pour donner une réponse à sa problématique.

En revanche, le jury est en droit d'attendre d'une dissertation de culture générale une introduction qui procède à l'analyse des termes de la citation de façon à parvenir à la mise en forme d'un problème, c'est-à-dire à la formulation d'une difficulté réelle. L'analyse ne doit pas se contenter de donner les directions afin seulement d'en illustrer le propos, mais elle doit permettre de réfléchir et d'interroger le sujet et les textes de façon réciproque. La problématique définit ce à quoi le ou la candidat.e a charge de répondre en s'appuyant sur des exemples précis tirés des œuvres étudiées durant l'année et il ou elle doit avoir une connaissance approfondie et mobilisable des textes en fonction du problème. Le jury attend évidemment des candidat.e.s qu'ils et elles s'expriment dans un français correct et qu'ils et elles développent une réflexion ordonnée.

Un nombre important de candidat.e.s ont cru utile de multiplier des références à d'autres textes ou passages sans grand intérêt. Rappelons que la compréhension des textes du programme est la seule attendue par les correcteurs et que le recours aux autres textes, s'ils ne sont pas maîtrisés ou s'ils se font au défaut des textes du programme, ne peut qu'être préjudiciable aux candidat.e.s. Le jury encourage donc à nouveau les candidat.e.s à s'appuyer principalement sur les œuvres au programme, et nullement ou subsidiairement sur d'autres références. Comme cela a déjà été dit dans les rapports précédents, celles-ci ne devraient être évoquées que secondairement, et seulement pour expliciter tel ou tel point de réflexion sur le sujet dans son rapport avec les œuvres au programme.

Bien des dissertations se sont encore fort malheureusement dispensées de procéder à l'analyse du sujet et à poser un problème. De même, il ne s'agissait pas, contrairement à bien des dissertations lues, de ne retenir qu'un seul déterminant du sujet en négligeant les autres. Bien des candidats auront ainsi escamoté le couple nature-expérience (pourtant explicitement le thème du programme, « expériences de la nature ») pour traiter de l'usage de nos sens en extrayant cette question du tout dans lequel elle était impliquée. Rappelons, là encore, qu'un sujet est un tout et que c'est l'ensemble de ses corrélations, son « faisceau de réciprocités » qui forme la thèse à introduire et à interroger.

C'est en fonction de ces critères que, bien entendu, le jury a évalué les travaux reçus.

Fort heureusement, un bon nombre de dissertations, instruites et réfléchies, ont su, au contraire, illustrer le sujet à partir des textes du programme tout en interrogeant les présupposés de

l'articulation nature-expérience telle qu'elle était proposée dans la citation de Condillac.

Le jury peut ainsi évoquer plusieurs des interrogations des présupposés du sujet qu'il a eu le bonheur de rencontrer et de voir traitées. Si la nature nous oriente, le fait-elle seulement par les sens ? À lire précisément la citation, il semblerait en effet que l'homme naît uniquement comme un être de sensation : sensation non indifférenciée, mais immédiatement connectée au plaisir et à la douleur, sensation dont tout le reste découle par voie de complexification selon l'expérience. La raison n'y a-t-elle aucune part, soit au titre d'un des dons de la nature aux hommes, soit au titre, au contraire, de ce que l'homme ajoute à la nature dans le moment de l'expérience ? La notion d'organes qui apparaît dans le sujet peut être et a souvent été immédiatement référée aux organes des sens, mais il est aussi possible de l'interpréter autrement, elle pourrait aussi signifier que l'esprit, la raison, le jugement relèvent aussi de la nature de l'homme, et qu'ils recherchent peut-être autre chose que la distinction de la perception du plaisir et de la douleur. Ici, chez Condillac, il semble bien que nos facultés ne soient que des sensations transformées. Il y a une apparente simplicité du donné. Tout part d'un « Je sens ». « La nature nous donne des organes pour nous avertir... » C'est elle, c'est la nature, qui a tout commencé, mais ce n'est pas elle qui continue : « Mais elle s'arrête là », « elle laisse à l'expérience le soin [...] d'achever l'ouvrage... ». Ainsi, l'homme ne doit pas ce qu'il est à la nature, mais à l'expérience qui a été la sienne. Il y a donc, ici, pour Condillac un sol ferme, celui de la nature. Elle passe par la sensation comme donnée première qui mobilise l'intérêt pour ceci ou pour cela. On ne saisit les sensations agréables qu'en les différenciant et en nous dérobant aux sensations désagréables. L'intérêt pour l'agréable est notre fil directeur. C'est aussi cet intérêt qui fait que nous gardons traces des sensations car, sans cet intérêt, rien ne nous marquerait. Ensuite, c'est l'expérience qui décide de la formation du sujet. Cette expérience peut renvoyer à la singularité qui advient, à l'inhabituel, ou tout au contraire, à l'habituel. La citation étudiée dit que nous contractons « des habitudes ». Peut-être faudrait-il pousser la réflexion jusqu'à envisager le rôle de la coutume, comme cela peut être interrogé par exemple à partir de *Vingt mille lieues sous les mers* et du *Mur invisible* ? L'habitude respecte *a priori* le fond des dispositions naturelles – elle ne dévie pas, c'est donc très harmonieux. La valeur centrale de l'expérience est alors qu'elle nous donne des leçons et nous éveille par les échecs qui nous arrivent. D'une certaine manière, Condillac insiste et vante la privation, le manque, le défaut qui sert de guide à notre action. Sans l'expérience de la privation et de l'échec, l'homme n'agirait pas, il pourrait rester dans un vide accablant, l'ennui de tout et de nous-mêmes. Or, nous vivons pour désirer et pour désirer, il faut échouer et en garder trace. On peut penser qu'il y a quelque chose de cela qui arrive au départ du *Mur invisible* de Haushofer.

Mais les sens qui nous sont donnés ne sont-ils pas susceptibles de nous tromper, et, si tel est le cas, la dotation de la nature n'est-elle pas défectueuse ? Les fins de l'homme sont-elles si

évidemment la recherche du plaisir et l'évitement de la douleur, et sont-elles si étroitement liées à notre constitution organique ? La nature ne continue-t-elle pas d'agir dans le second temps qui est celui attribué par Condillac à l'expérience, ne serait-ce qu'au titre de « milieu », si important dans l'expérience de tout vivant ? Notre expérience suit-elle véritablement une orientation originaire, donnée par la nature ou ne dépasse-t-elle pas plutôt le plan de la nature, par la pratique de l'expérience entendue comme expérimentation ? L'expérience ne fait-elle que continuer la nature, ou au contraire ne la révoquerait-elle pas, en l'utilisant, en la dépassant, en faisant voie à l'art (aux deux sens du terme, technique et art), ce qui permettrait de sortir du positivisme des Lumières conquérantes – ceci est particulièrement noté chez Verne dans l'ambiguïté de l'utilisation de la technique qui sert aussi au dérapage du capitaine Nemo. Nos expériences ne sont-elles pas précisément faites pour déroger à l'ordre actuel de la nature et à son plan, s'il existe ? Est-il vrai ainsi que la nature ait la finalité de nous orienter, et ne peut-on pas penser au contraire, que la nature est dépourvue de toute finalité ? La notion d'« ouvrage » dans la citation est également à interroger : la nature apparaît ici comme un sujet agissant, doué d'intentionnalité, ce qui est pour le moins discutable. Quel est cet ouvrage ? La nature elle-même ? L'homme comme nature ? Le vivant, étudié par Canguilhem, ne suit-il pas ses propres normes sans obéir pour autant à la dotation d'une puissance tutélaire ? L'œuvre de l'homme n'est-elle pas celle de sa propre liberté ? À cet égard, l'habitude est-elle nécessairement ce qui nous oriente dans le bon sens ? L'auteur fait ici totalement silence sur les habitudes passionnelles. Que penser des travers passionnels, des « passions tristes », dont parle Spinoza ?

Certains candidats ont su ainsi remarquer la téléologie sensualiste du propos de l'auteur, critiquer avec brio l'anthropomorphisme d'une telle projection de cette « finalité » affirmée sur l'action de la nature, et souligner le fait que la nature est ici prise pour une puissance qui oriente, en écartant d'autres hypothèses éventuelles (comme celle d'un mécanisme matérialiste qui prévaut aujourd'hui dans l'interprétation de la nature).

D'autres candidats, plus rares, en étudiant notamment le personnage ambivalent de Nemo ont souligné qu'il voulait se venger. L'expérience à l'œuvre était alors l'expérience de la nature de l'homme. L'expérience, comme habitude chez Nemo, c'est le ressentiment, ce qui n'est pas du tout positif. Au point que l'on peut même se demander si l'homme cherche véritablement le bonheur, et si le bonheur doit être entendu comme un surcroît de plaisir. Quand Nemo cherche aventure, que cherche-t-il ? Or, dans les trois textes mis au programme, il y a bien une aventure de la vie, de la nature, aventure qui conduit à de l'expérience. La question qui peut alors se poser à la lecture de Condillac est encore : ne sommes-nous qu'utilitaristes ? N'est-ce pas alors une vue étroite que celle de l'empirisme condillacien qui ne s'affronte visiblement ici ni à la peur ni au désir de l'Infini, au nihilisme comme à la pureté ?

Ce n'est pas tant par le défaut de problématisation que les dissertations ont péché cette année que par un usage trop partiel ou trop vague de la littéralité des textes et notamment des scènes que les textes narratifs du programme proposaient. L'usage des textes s'est ainsi montré très inégal et, trop souvent, simpliste. D'une façon générale, les œuvres littéraires n'ont servi qu'à illustrer et presque toujours autour des mêmes « scènes », à la différence de l'ouvrage de Georges Canguilhem.

Paradoxalement, l'ouvrage de Canguilhem, davantage mobilisé et souvent mieux compris que les deux autres œuvres (parce que de soi plus théorique, ou plus proche des préoccupations scientifiques des préparateurs ?), a été essentiellement utilisé pour soumettre à interrogation l'anthropomorphisme et l'anthropocentrisme de la nature dans le texte de Condillac, auxquels les candidats voulaient se soustraire pour montrer que la vie était hasardeuse et n'avait pas de but. Bien des candidats ont toutefois attribué à l'épistémologue et historien des sciences le point de vue erroné selon lequel la vie défensive serait une vie nécessairement affaiblie.

Concernant *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer, nombreux sont les candidats qui se sont appuyés sur cet ouvrage pour plaider la légitimité de la culture agricole de la nature (comprise ici exclusivement dans les termes de l'environnement) par le travail humain, aux seules fins de survie, en adhérant trop immédiatement – ou de manière inaperçue et peu réfléchie – à toute critique d'un progrès des hommes. Très peu de candidat.e.s se sont ainsi interrogé.e.s sur le fait même du surgissement du mur invisible en tant que tel, comme produit d'une technique humaine qui n'allait pas du tout dans le sens d'une actualisation ou d'un usage de la nature qui se serait donné pour fin l'accomplissement d'un donné naturel. L'événement que constitue ce surgissement – et qui est pourtant à l'origine de tout le roman – n'a quasiment jamais été interrogé. La plupart des candidat.e.s se sont contenté.e.s de faire l'éloge de l'animalité et de plaider en faveur du devenir animal de l'homme assujetti à ses sens contre l'humain (nécessairement malsain, masculin, violent, et prédateur). D'une façon assez générale, la plupart des candidat.e.s se sont aligné.e.s sur le parti pris de l'ouvrage contre l'homme, être malfaisant, sans voir en fait qu'accréditer une telle interprétation allait directement à l'encontre des propos de Condillac. Il aurait fallu *a minima* en discuter.

Concernant l'œuvre de Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, les candidat.e.s se sont le plus souvent attaché.e.s au spectacle de la nature qui se livre aux différents sens pour les spectateurs prisonniers du Nautilus, et, par suite, à la beauté protéiforme de la nature qui nous émerveille, comme ce que la nature donnait essentiellement à nos sens. Si certain.e.s candidat.e.s

ont su montrer comment les expérimentations du capitaine Nemo et le développement des techniques en permettaient l'expérience, trop peu se sont demandé si ces expérimentations s'inscrivaient dans la droite ligne de l'orientation de la nature ou en sens contraire. Si bien que l'articulation entre les fins de la nature et l'action des hommes sur le plan du bien et du mal n'a guère été prise en compte. La différence entre l'usage naturel, l'expérience prise en ce sens, et l'usage construit ou l'expérimentation a le plus souvent été passée sous silence. Les candidat.e.s, dans leur grande majorité, interprètent le plus souvent la nature selon la seule acception de ce qui s'étale et s'offre aux regards des hommes (ce qui, du reste, ne renvoie le plus souvent qu'à un seul sens et non à leur coopération), nullement comme une puissance active. Ils ne s'interrogent pas sur la question du procès de la civilisation que le capitaine Nemo engage, et, par-là, sur le fait de savoir ce qui peut être dit « naturel » ou « contre-nature », forme de retournement de la nature contre elle-même. Certaines dissertations ont su toutefois interroger le conflit entre la nature et la machine, œuvre d'une civilisation qui ne se contente pas de parfaire le donné naturel, mais cherche à le contrecarrer et entretient un rapport de rivalité avec elle.

Il est malheureusement à remarquer que ce sont essentiellement quelques scènes typiques des ouvrages qui ont été retenues, comme s'ils n'avaient pas été lus *in extenso* par la plupart des candidats. Rappelons à nouveau que les références au corpus doivent être précises. Le jury invite également les candidat.e.s à ne pas se contenter des cours ou des ouvrages de commentaires, certes très utiles pour entrer dans la compréhension des œuvres mais ne dispensant nullement de s'approprier individuellement les textes au programme, condition nécessaire pour pouvoir écrire une dissertation singulière et capable de faire la différence avec les autres copies un jour de concours. Répéter un cours, même excellent, sera évidemment insuffisant. *A fortiori* lorsqu'en a été mémorisé seulement un condensé... Le jury est particulièrement attentif à une réflexion en acte, fine et mesurée, et à propos du sujet. Il souligne encore une fois que, pour réussir brillamment l'épreuve, il s'agit moins de faire preuve d'érudition que de conjuguer des connaissances acquises lors de la préparation avec un sens affûté du jugement.

Pour conclure, la préparation de certain.e.s candidat.e.s est encore perfectible, mais cette année encore, le jury a eu le bonheur de constater qu'un nombre très notable de candidat.e.s ont fait preuve d'excellence en tentant de relever les défis de l'épreuve. Un nombre non négligeable de travaux présentés parviennent aussi à atteindre un niveau tout à fait convenable et le jury les en félicite. Il encourage les futur.e.s candidat.e.s à bien se préparer et à s'essayer eux et elles aussi à bien penser. Il leur adresse tous ses vœux de pleine réussite.